

**Jane Kuntz**

## **Autocritique d'une traductrice sourde... et reconnaissante**

Comment traduire en américain, pour le lecteur américain, une Amérique filtrée par une sensibilité française ? Autrement dit, comment faire en sorte que la langue cible, anglaise en l'occurrence, ne fasse pas obstacle à la vision singulière du pays et de ses habitants qui est celle de Christine Montalbetti ?

J'ai eu le privilège redoutable de collaborer avec cette romancière patiente et attentionnée, qui a bien voulu lire ma traduction en manuscrit de son roman *Plus rien que les vagues et le vent* (POL, 2014) avant que je ne le rende à l'éditeur. Lire, c'est peu dire, car elle l'a passé au peigne fin de son exigence d'auteure sûre du résultat qu'elle désirait obtenir du texte en anglais, de la musique qu'elle voulait faire entendre, celle de l'océan, avant toute autre. Voilà le conseil principal qu'elle m'a proféré après sa lecture : de tout reprendre et de faire entendre l'océan d'un bout à l'autre du texte, dans le souffle même des phrases. Ce conseil, j'ai fini par le suivre, non sans quelques résistances de ma part en cours de route.

Mon travail consistait donc à combattre l'envie irrépressible, quasi-inconsciente, de réduire ses phrases océaniques à l'expression la plus simple de l'idée ou de l'image que son texte présentait, car selon ma vision myope des choses, les personnages en situation ne méritaient guère davantage, et un style sec et appauvri s'imposait. Selon ce raisonnement peu généreux, les protagonistes de cette histoire font partie de ce ramassis de « déplorables » dont se plaignait la trop franche Hillary Clinton, et qui, rongés par l'amertume, s'agrippent à leur religion, à leurs armes à feu, comme le constatait le trop naïf Barack Obama dans un discours qui avait fait scandale en 2008. Dans ma tête d'Américaine « libérale », dans le sens américain du terme, sans que je l'exprime explicitement, consciemment, de pareils spécimens, ces piliers de bistrot mal aimés, ne méritent pas que l'on s'y attarde avec une prose voluptueuse.

Un traducteur ne peut s'empêcher de vivre son époque, de baigner dans l'air du temps, culturel et politique. Le mien se caractérise par le gouffre qui se creuse entre le mâle de race blanche sans éducation ni emploi rémunérant, d'une part, et d'autre part, les élites culturelles et économiques, toutes races confondues, et souvent féminines. Ce préjugé m'a rendu sourde à la beauté des vagues qui grondent leur désespoir, du volcan en éruption, indifférent au destin des hommes.

Me fallait-il avoir séjourné, comme l'avait fait Christine Montalbetti, dans l'Oregon, sur la côte du Pacifique, ou avoir vécu l'explosion du Mount St. Helens, pour bien rendre ce que pourrait représenter la présence d'un volcan qui menace d'entrer en éruption, ou la proximité éternelle de l'océan, surtout en basse saison, pour cette bande de laissés-pour-compte ? Bien sûr que non, il suffit de tendre l'oreille plus attentivement et sans a priori au texte devant moi. « Il faut qu'on sente le mouvement de l'océan, et ne pas éluder ou raccourcir », m'a dit Montalbetti lorsque ma version péchait par excès de compression.

Cette même leçon vaut à tous les niveaux, en fait.

La pédagogie douce mais efficace de Christine Montalbetti m'a servi de véritable atelier d'écriture. J'espère ne pas abuser de notre complicité auteur / traducteur en reproduisant quelques exemples ci-dessous de notre très fructueuse correspondance.

Dès le prologue, l'auteure relève et corrige une défaillance majeure en me faisant entendre la voix de Verlaine au fond de la sienne, avec ses « *vagues mauvaises* » en écho au « *vent mauvais* » du poète. Mon choix initial du « *bad* » lui paraît à la fois enfantin et trop « Michael Jackson », référence qui m'a fait éclater de rire, et elle m'a encouragé à creuser un peu du côté des grands poètes des vagues et du vent de la littérature de langue anglaise, ce que je fis. Nous avons retenu « *ill waves* », jouant sur le « *ill wind* » du mauvais augure.

Notons ensuite ses remarques sur cette autre phrase jugée inadéquate :

*Of all the stories, it was Colter's I got to know the best.*

Elle a l'air correct, dans l'absolu. Mais la phrase en français, me rappelle-t-elle, n'est pas « De toutes les histoires, c'est celle de Colter que j'en suis venu à connaître le mieux », mais plutôt « *D'eux tous, sûrement, l'histoire la plus complète, celle que j'ai le mieux sue, c'était l'histoire de Colter* ». J'invite les lecteurs de constater l'appauvrissement que représente ma traduction par rapport au rythme de l'original qui, selon Montalbetti, retient l'oreille du lecteur, alors que la mienne ne traduit que le sens. « Il faut absolument », poursuit-elle, « trouver un moyen (même si c'est dans un ordre différent en anglais, ou d'une autre façon) de respecter cette scansion. Ce qui a frappé la critique à la lecture du roman, c'est la manière dont on entend l'océan dans les phrases. C'est absolument ça qu'on doit entendre dans chacune des phrases de votre traduction : l'océan. » Voici la phrase corrigée :

*Of all these guys, undoubtedly the most complete story, the one I came to know the best, was Colter's story.*

Comparons ensuite l'original et la traduction de cette scène vue sur un écran de télévision où l'on voit des secouristes en train d'évacuer les victimes d'un mouvement de panique sur les gradins d'un stade de football, à l'aide de civières. Le cas est représentatif à plusieurs titres de mes méprises :

*... des corps blessés ballottés dans le cahot de la toile (on n'a pas idée, tant qu'on ne l'a pas expérimentée, de la brusquerie des ambulanciers).*

*the injured bodies being tossed onto stretchers and loaded into ambulances (unless you've been involved first-hand, you have no idea how unceremonious rescue teams can be).*

Elle a estimé que ma formulation constitue une explication plutôt qu'une traduction, pour les raisons suivantes. « *Loaded into ambulances* », c'est à dire « *chargés dans des ambulances* », ne fait que décrire la situation ; or « ambulances » n'existe nulle part dans le texte, qui est beaucoup plus allusif. Les « *corps blessés ballottés dans le cahot de la toile* », insiste-t-elle, met l'accent sur le contact du corps avec le tissu, sur la

sensation chez la victime ; « *blessés / ballottés* », « *corps / cahot* » créent une allitération que j'aurais pu exploiter aussi. Elle conteste mon choix de « *unceremonious* » qui rajoute, selon elle, une note d'ironie, de drôlerie, qui est loin de son intention et qui met au second plan la souffrance des victimes en faveur du côté presque burlesque des secouristes qui malmènent les blessés. Une scène qu'elle désirait émouvante et pathétique se retrouve ainsi transformée en épisode comique. La leçon pour moi a été d'autant plus dure que j'étais plutôt fière de « *tossed and loaded* » ainsi que de « *unceremonious* » au moment de les trouver. Mais il est clair que j'étais passé à côté du caractère essentiel de la scène.

Peu d'auteurs disposent du temps et de la capacité de suivre d'aussi près la traduction de leurs œuvres. Je me rends bien compte de la chance inouïe dont j'ai pu bénéficier en collaborant avec Christine Montalbetti, d'autant plus que le moment était peu propice pour elle, qui se trouvait fort occupée par ailleurs alors que le temps pressait pour mon éditeur. Elle m'a ouvert les yeux et les oreilles sur tant de belles choses, et je lui en suis éternellement reconnaissante.

Jane Kuntz est traductrice d'auteurs contemporains dont Abdelwahab Meddeb, Gérard Gavary, Olivier Rolin, Ivan Jablonka et Christine Montalbetti. Elle a vécu en Tunisie de 1975 à 1993 et vit actuellement dans l'Illinois aux États-Unis, où elle a obtenu son doctorat en lettres francophones de l'Université d'Illinois à Urbana-Champaign.